

Catherine Lovey

histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir

Zoé

Schweizer Literaturpreis

Prix suisse de littérature

Premio svizzero di letteratura

Premi svizzer da litteratura

2025

- 3 Extraits en français
- 7 Auszüge auf Deutsch
- 12 Estratti in italiano
- 16 Extracts en rumantsch

- 21 Notice biographique
Éloge
- 22 Biografische Note
Laudatio
- 23 Nota biografica
Elogio
- 24 Indicaziuns biograficas
Laudatio

Catherine Lovey
histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir

Il était une fois un homme, un brave homme audacieux, qui ne voulait pas mourir. Cet homme savait que la mort existe. Il savait même qu'elle se manifeste tous les jours. Seulement, il ne pouvait pas croire qu'elle le menaçait, lui, personnellement. Un peu comme si le soleil qui le réchauffait n'était pas celui qui réchauffe les autres, pas le même soleil, ni la pluie qui le mouillait. Cet homme, je le connaissais. Il était mon voisin. Tous les jours, quand il ne voyageait pas, or il voyageait beaucoup, nous nous rencontrions à un moment de la journée ou de la soirée. Parfois, nous échangeions juste un salut, parfois quelques mots, et il arrivait que ceux-ci se prolongent par un verre partagé.

Mon existence peut être qualifiée de solitaire. Celle de l'homme qui ne voulait pas mourir aussi. Toutefois, nous n'étions seuls ni l'un ni l'autre. On ne peut pas prétendre être seul en vivant dans une petite ville dont les parages sont eux aussi habités. S'isoler consisterait, à mes yeux, à m'installer dans une forêt sibérienne qu'aucune route ne relie, et encore. Il m'arrive d'imaginer qu'une telle existence serait possible. Souhaitable. À condition que la forêt ne soit pas congelée dix mois sur douze et qu'un cours d'eau conséquent, voire un lac, se trouve non loin de l'emplacement où je me serais débrouillée pour dresser quelque chose qui ressemblerait, sans en être, à des murs et à un toit.

Il y a trois ou quatre ans, avant que l'homme qui ne voulait pas mourir tombe malade, ou plutôt, avant que l'homme qui pensait que le soleil qui l'éclairait n'était pas le même que celui qui m'éclaire, moi, n'apprenne qu'il était malade, nous avons parlé ensemble de ces rêves de cabanes au fond des bois. De ces projections ridicules, s'agissant de deux êtres, lui autant que moi, incapables de concevoir la vie autrement qu'elle ne l'est, avec ses robinets et chasses d'eau, ses interrupteurs d'électricité, son chauffage au sol, ses connexions hyper rapides à l'internet, et son mot d'ordre insensé nous enjoignant d'épargner les ressources naturelles tout en nous contrai-

gnant, par notre seule présence en ce monde confortable, à les épuiser à chaque seconde du jour et de la nuit. Nous ricanions en évoquant ces fantasmes d'abris à l'écart de la civilisation, l'homme qui ne voulait pas mourir et moi. Mais nous ne ricanions pas pour la même raison. Lui affirmait que la stupidité de ce rêve, plus exactement le fait qu'il apparaisse stupide aux yeux de tous, donnait une bonne mesure de l'intelligence humaine, de tout ce qu'elle avait accompli jusqu'ici et produirait à l'avenir, qui ne manquerait pas d'être prodigieux. Pour ma part, ce rêve au fond des bois me rendait triste avant tout. Je le regardais comme un chat domestique étalé sur son coussin. Il arrive que ce genre d'animal manifeste soudain un réflexe d'attaque ou de défense en une coordination parfaite entre le cerveau et tous les muscles du corps. Le chat le plus avachi en est capable. Durant un laps de temps si court qu'il pourrait ne pas avoir existé, la bête laisse entrevoir la preuve qu'une vie sauvage serait encore possible pour elle. Et c'est ce qui m'arrive avec ma forêt sibérienne. Une nature souveraine, une solitude assumée; la totalité d'une vie et d'un paysage aussi redoutables qu'enviables, en une seule image. Et puis tout a déjà disparu. Ne restent que le coussin, les écrans, le quotidien à portée d'un doigt qui clique sur une souris.

[...]

L'homme qui ne voulait pas mourir n'était pas sentimental. Sa peine à décrire non pas ce qu'il vivait, mais ce que provoquait en lui ce qu'il était en train de vivre, était absolue. Il s'en tenait aux faits. Et ceux-ci semblaient lui offrir un abri suffisant. Il avait eu tel traitement. Ce traitement avait provoqué tels effets. Les docteurs avaient dit que dans ce cas, il fallait entreprendre ceci. Ou cela. Quand il apparaissait que telle méthode dernier cri ne donnait pas les résultats escomptés, les médecins en avaient une autre à lui proposer. Et une autre encore au cas où. Le fait que je voyais, juste en le regardant, ce que n'importe quel oncologue aurait pu prendre la peine de remarquer, à savoir qu'il allait mal et de plus en plus mal, ne comptait pas. La médecine possède son rythme propre. Et des critères d'appréciation qui lui sont propres aussi. Elle va vite en général et bizarrement, très lentement lorsqu'il s'agit de bien vouloir noter que pour tel individu, tel traitement a échoué. Quand il n'a pas aggravé la situation.

Mon voisin était intarissable sur la médecine elle-même, sa bril-

lance, le talent des jeunes spécialistes qui l'avaient pris en charge, leur manière absolument confiante d'aller de l'avant, de ne se laisser impressionner par aucun obstacle. On aurait dit en l'écoutant qu'au cœur de ses descriptions, il n'y avait personne. En tout cas pas des êtres vivants qui seraient des malades, et à coup sûr pas le malade qu'il était lui-même devenu. Sans doute parce qu'il ne se considérait pas ainsi. Il était l'homme qu'il avait toujours été. Avec un emploi du temps serré, des dossiers et des relations professionnelles qui n'attendaient pas. Un accident était survenu qui avait pour nom maladie grave. Une sorte de désagrément. Temporaire. C'est pourquoi il avait dû s'engager dans un parcours, aux côtés de docteurs qui sont aussi des chercheurs ambitieux; ensemble, ils avançaient sans s'attarder dans la vaste plaine qui relie un processus de vie à un processus de mort. Le mot *vie* était employé. Le mot *mort* aussi. Mon voisin et ses médecins utilisaient ces deux mots sans complexe. Avec un aplomb digne du siècle dans lequel nous étions. Toutefois, ce qui pouvait survenir entre ces deux mots était exclusivement appréhendé par eux en termes d'avancées, de nouveautés, de molécules et de méthodes expérimentales prêtes à l'emploi.

En l'écoutant au cours de nos promenades, je m'étais dit qu'il était le malade idéal. Celui dont rêve tout médecin qui entend se tenir à la pointe de son domaine et faire carrière. Un patient ne s'épargnant pas davantage dans la maladie que dans la vie. Loin de son corps. De ses sensations. Des mots pour se décrire en plein vertige. Une mécanique imperturbable, sur laquelle la recherche médicale pouvait compter.

[...]

L'animal était d'une incroyable étrangeté. On aurait dit qu'un mélange parfait de sauvage et de domestique avait été composé exprès pour lui, au point qu'il était impossible de savoir à quoi l'on avait affaire. Je l'avais surpris en sortant de mon appartement, tandis qu'il était en train de se faufiler en direction des greniers. C'était un énorme chat, mais ce n'était pas un chat. C'était un lynx affairé, mais ce n'était pas un lynx. Ou un renard du désert qui n'appartenait pas au désert. Il s'était retourné et je l'avais craint. Aucune des couleurs de son pelage ne dominait, entre le fauve, le blanc, le gris et le noir. Ce qui m'avait le plus déstabilisée, c'était de m'être retrouvée empêchée de dire *minet-minet*, ainsi qu'on le fait

toujours face à un chat, même très bizarre. Il n'existait pas de mot pour appeler cette créature, et ce constat m'avait crispée davantage. Non pas qu'une telle situation soit improbable en montagne ou en forêt, mais parce qu'en milieu urbain, elle ne peut être anticipée, et encore moins à l'intérieur d'un immeuble d'habitation. La bête m'avait observée, immobile, les yeux mi-clos, pas même sur la défensive. Je n'avais pas osé bouger, la clef de mon appartement dans la main, en train de me demander si j'oserais faire la manœuvre inverse en moins d'une seconde, afin de me réfugier chez moi et d'échapper à un saut prodigieux que cette sorte de félin était tout à fait capable d'effectuer en direction de ma gorge. J'avais eu maintes occasions d'observer des chats et de voir comment ils se préparent à l'affrontement, dans une totale immobilité apparente. Et soudain, des adversaires dont les corps semblent mal positionnés se retrouvent avec de parfaits angles d'attaque. Jamais je n'aurais imaginé devenir la proie d'une telle frayeur, face à un animal qui ressemblait néanmoins à un chat, avec la taille et la puissance d'un mammifère de catégorie supérieure. Se pouvait-il, comme le font parfois les renards, que ce quadrupède ait quitté son milieu naturel pour tirer profit d'une vie au milieu d'êtres humains agrégés? Ou qu'il se soit échappé d'un zoo de la région? Ou était-ce que le jeune homme très discret qui s'était installé dans l'appartement du couple emporté par le virus abritait ce spécimen, et l'avait tenu enfermé jusqu'à ce jour où il avait réussi à faire faux bond?

Je m'étais efforcée d'occuper mon cerveau dans l'espoir que la bête finisse par se lasser et décide de poursuivre sa progression en direction du toit, ce qui m'aurait peut-être permis de saisir le téléphone et de la photographier, quitte à n'avoir que son dos, d'ores et déjà convaincue que sans preuve, je n'oserais parler à personne de cette rencontre. L'animal ne s'était fatigué ni de sa position, ni de m'épier. J'avais alors souhaité que la porte d'entrée de l'immeuble claque, ou que quelqu'un sorte de son appartement, bref, qu'un bruit quelconque le surprenne et le perturbe, n'osant pas provoquer un geste brusque de mon côté. Tout était calme pourtant dans notre immeuble, pas une voix, un cri, un pas, et ce n'était pas non plus du côté de l'appartement de mon voisin que je devais attendre quelque chose, puisque Sándor était parti en voyage.

Catherine Lovey

Geschichte des Mannes, der nicht sterben wollte

Übersetzung von Ruth Gantert

Es war einmal ein Mann, ein guter, mutiger Mann, der nicht sterben wollte. Dieser Mann wusste, dass es den Tod gibt. Er wusste sogar, dass der Tod sich alle Tage zeigt. Nur konnte er nicht glauben, dass der Tod ihm persönlich drohte. Ein wenig, als ob die Sonne, die ihn wärmte, nicht auch dieselbe Sonne wäre, die die andern wärmte, noch der Regen derselbe, der ihn nassmachte. Diesen Mann kannte ich. Er war mein Nachbar. Jeden Tag, wenn er nicht auf Reisen war, allerdings war er oft auf Reisen, liefen wir uns einmal tagsüber oder abends über den Weg. Manchmal grüssten wir einander nur, manchmal wechselten wir ein paar Worte und es kam auch vor, dass wir das Gespräch bei einem Glas Wein fortsetzten. Mein Leben kann als zurückgezogen bezeichnet werden. Jenes des Mannes, der nicht sterben wollte, ebenso. Dennoch war keiner von uns beiden allein. Man kann nicht behaupten, allein zu sein, wenn man in einer kleinen Stadt lebt, deren Umgebung ebenfalls bewohnt ist. Sich abzukapseln hiesse in meinen Augen, sich in einem sibirischen Wald niederzulassen, den keine Strasse erschlosse, und selbst dann. Manchmal stelle ich mir vor, dass ein solches Leben möglich wäre. Wünschbar. Unter der Bedingung, dass der Wald nicht zehn Monate von zwölf gefroren wäre, und dass es einen grösseren Wasserlauf, oder sogar einen See unweit meines Lebensraums gäbe, wo ich es so weit gebracht hätte, etwas Ähnliches, aber doch nicht ganz Identisches, wie Mauern und ein Dach zu errichten.

Vor drei oder vier Jahren, bevor der Mann, der nicht sterben wollte, krank wurde, oder eher, bevor der Mann, der dachte, die ihn bescheinende Sonne sei nicht die gleiche wie die meine, erfuhr, dass er krank war, sprachen wir zusammen über die Träume von tief im Wald gelegenen Hütten. Von diesen Hirngespinnsten, die eher lächerlich anmuten, wenn sie von zwei Wesen wie ihm oder mir kommen, die sich das Leben nicht anders vorstellen können als so, wie es ist, mit seinen Wasserhähnen und Spülkästen, den

Lichtschaltern und der Bodenheizung, den superschnellen Internetverbindungen und der unsinnigen Devise, wir müssten die natürlichen Ressourcen schonen, während wir durch unsere simple Anwesenheit in dieser bequemen Welt gezwungen sind, sie zu jeder Tages- und Nachtzeit auszubeuten. Wir erwähnten mit schiefem Grinsen die Fantasien einer Unterkunft fern jeder Zivilisation, der Mann, der nicht sterben wollte und ich. Aber wir grinsten nicht aus demselben Grund. Seiner Meinung nach war die Dummheit dieses Traumes, genauer gesagt die Tatsache, dass es in aller Augen ein dummer Traum war, ein gutes Mass für die menschliche Intelligenz, für alles, was sie bisher erreicht hatte und was sie in Zukunft noch hervorbringen würde, und was nicht weniger als ausserordentlich zu werden versprach. Mich hingegen machte der Traum des tiefsten Waldes vor allem traurig. Ich betrachtete ihn wie eine auf dem Kissen ausgestreckte Hauskatze. Es kommt vor, dass so ein Tier plötzlich in perfekter Koordination von Hirn und Körpermuskulatur einen Angriffs- oder Verteidigungsreflex zeigt. Die trägste Katze ist dazu fähig. In einem so kurzen Zeitraum, dass er ebenso gut gar nicht stattgefunden haben könnte, erbringt das Tier flüchtig den Beweis, dass ihm ein wildes Leben noch möglich wäre. Und das ist, was mir mit dem sibirischen Wald geschieht. Eine ungezähmte Natur, eine selbstgewählte Einsamkeit, die Gesamtheit eines Lebens und einer Landschaft, die so furchterregend wie beneidenswert sind, in einem einzigen Bild. Und schon ist alles verschwunden. Es bleibt nur das Kissen, Bildschirme und Displays, der Alltag, den ein Finger mit einem Mausklick bewältigt.

[...]

Der Mann, der nicht sterben wollte, war nicht gefühlsselig. Es war ihm absolut unmöglich, nicht etwa zu beschreiben, was er durchlebte, sondern, was dieses Durchleben in ihm auslöste. Er hielt sich an die Fakten. Und die schienen ihm genügend Schutz zu bieten. Er hatte sich einer bestimmten Behandlung unterzogen. Diese Behandlung hatte gewisse Wirkungen gezeigt. Die Ärzte hatten gesagt, dass in dem Fall dies zu unternehmen sei. Oder jenes. Wenn es sich zeigte, dass eine Methode, die gerade der Weisheit letzter Schluss war, nicht die gewünschten Resultate erzielte, schlugen die Ärzte ihm eine andere vor. Und wieder eine andere für den Fall der Fälle. Die Tatsache, dass ich ihn nur anzuschauen

brauchte, um zu sehen, was jeder beliebige Onkologe sich zu erkennen hätte bequemen können, nämlich, dass es ihm schlecht und immer schlechter ging, zählte nicht. Die Medizin hat ihren eigenen Rhythmus. Und die Beurteilungskriterien sind ihr ebenfalls eigen. Sie geht im Allgemeinen schnell voran und eigenartig langsam, äusserst langsam, wenn es darum geht, festzustellen, dass für eine bestimmte Person eine Behandlung fehlgeschlagen ist. Oder die Lage gar noch verschlimmert hat.

Mein Nachbar war unerschöpflich, wenn es um die Medizin an sich ging, ihre Brillanz, das Talent der jungen Spezialisten, die sich seiner angenommen hatten, die unverbrüchliche Zuversicht, mit der sie weitermachten und sich durch kein Hindernis beeindrucken liessen. Wenn man ihm zuhörte, schien es, dass sich im Zentrum all dieser Beschreibungen niemand befand. Auf jeden Fall keine Lebewesen, die krank wären, und ganz sicher nicht der Kranke, der er selbst geworden war. Bestimmt, weil er sich selbst nicht als solchen betrachtete. Er war der Mann, der er immer gewesen war. Mit einem durchgetakteten Terminplan, mit Projekten und Geschäftsbeziehungen, die nicht warten konnten. Ein Zwischenfall war geschehen, dessen Name schwere Krankheit war. Eine Art Unannehmlichkeit. Vorübergehend. Deshalb hatte er sich einer Prozedur unterziehen müssen, welche Ärzte begleiteten, die auch ehrgeizige Forscher sind; zusammen gingen sie ohne zu zögern voran auf der weiten Ebene, die einen Lebensprozess mit einem Sterbeprozess verbindet. Das Wort *Leben* wurde benutzt. Das Wort *Tod* ebenfalls. Mein Nachbar und seine Ärzte gebrauchten beide Wörter ohne Probleme. Mit einer Unverfrorenheit, die sich des Jahrhunderts, in dem wir lebten, würdig zeigte. Dennoch wurde das, was zwischen diesen beiden Wörtern geschehen konnte, ausschliesslich in Bezug auf Fortschritte, Novitäten, Moleküle und einsatzbereite experimentelle Methoden erfasst.

Als ich ihm während unserer Spaziergänge zuhörte, sagte ich mir, er sei der ideale Kranke. Der, von dem jeder Arzt träumt, wenn er sich an der Spitze seiner Spezialisierung halten und Karriere machen will. Ein Patient, der sich in der Krankheit nicht stärker schont als im Leben. Weit entfernt von seinem Körper. Von seinen Empfindungen. Von den Worten, um sich selbst im freien Fall zu beschreiben. Ein unerschütterlicher Mechanismus, auf den die medizinische Forschung bauen konnte.

[...]

Das Tier war von einer unglaublichen Absonderlichkeit. Es schien so, als sei eine Mischung aus wildem und gezähmtem Wesen eigens dafür erstellt worden, sodass es unmöglich war zu wissen, womit man es zu tun hatte. Ich hatte es überrascht, als ich aus der Wohnung kam, und es gerade in Richtung Dachboden schlich. Es war eine riesige Katze, aber es war doch keine Katze. Es war ein geschäftiger Luchs, und es war doch kein Luchs. Oder ein Wüstenfuchs, der nicht in die Wüste gehörte. Es drehte sich um, und ich bekam es mit der Angst zu tun. Keine der Farben seines Fells war dominant, zwischen fahlgelb, weiss, grau und schwarz. Was mich am meisten aus der Bahn warf, war, dass mich etwas daran hinderte, *Miez-Miez* zu sagen, wie man es gewöhnlich bei einer Katze tut, selbst wenn sie sehr seltsam ist. Es gab kein Wort, um dieses Geschöpf zu rufen, und diese Feststellung machte mir ein noch mulmigeres Gefühl. Nicht, dass so eine Situation in den Bergen oder im Wald unwahrscheinlich wäre, aber im städtischen Umfeld ist sie nicht vorauszusehen, und noch weniger im Innern eines Wohnhauses.

Das Tier beobachtete mich, unbeweglich, mit halb geschlossenen Augen, nicht einmal in der Defensive. Ich getraute mich nicht, mich zu rühren, mit dem Wohnungsschlüssel in der Hand fragte ich mich, ob ich rückwärts gehen sollte, um in weniger als einer Sekunde in meine Wohnung zu flüchten und so dem ungeheuerlichen Sprung zu entgehen, den das Tier in Richtung meines Halses auszuführen imstande war. Ich hatte schon oft Gelegenheit gehabt, Katzen zu beobachten und zu sehen, wie sie sich zum Kampf anschickten, in einer absoluten, scheinbaren Unbeweglichkeit. Und plötzlich bieten Feinde, deren Körper schlecht ausgerichtet schienen, perfekte Angriffsflächen dar. Nie hätte ich erwartet, dass mich ein solcher Schrecken packen würde, vor einem Tier, dass doch an eine Katze erinnerte, wenn es auch die Grösse und Kraft eines Säugetiers von höherem Rang hatte. Konnte es sein, wie es manchmal die Füchse tun, dass dieser Vierbeiner sein natürliches Umfeld verlassen hatte, um vom Leben inmitten der menschlichen Gemeinschaft zu profitieren? Oder dass er aus einem Zoo der Umgebung entwichen war? Oder vielleicht beherbergte ihn der unauffällige junge Mann, der in die Wohnung des vom Virus dahingerafften Paares eingezogen war, und hatte ihn bisher drinnen gehalten, bis zu dem Tag, an dem er ihm entwischt war?

Ich bemühte mich, mein Gehirn zu beschäftigen, in der Hoff-

nung, dass das Tier der Sache überdrüssig würde und seinen Weg in Richtung Dach fortsetzte, was mir vielleicht die Möglichkeit gäbe, das Telefon zu packen und es zu fotografieren, und sei es nur von hinten, denn ich war schon jetzt davon überzeugt, dass ich ohne Beweis niemandem von dieser Begegnung erzählen konnte. Das Biest bewegte sich weder von der Stelle noch hörte es auf, mich zu belauern. Da wünschte ich mir, die Haustür würde mit einem Knall zufallen oder jemand käme aus seiner Wohnung, kurz, ein Geräusch würde es überraschen und ablenken, denn ich selbst wagte es nicht, eine bruske Bewegung auszulösen. Doch alles war ruhig in unserem Haus, keine Stimme, kein Schrei, kein Schritt war zu hören, und auch seitens der Wohnung meines Nachbarn war nichts zu erwarten, da Sándor sich auf eine Reise begeben hatte.

C'era una volta un uomo, un brav'uomo risoluto, che non voleva morire. L'uomo sapeva che la morte esiste. Sapeva anche che si manifesta ogni giorno. Solo, non riusciva a credere che lo minacciasse personalmente. Un po' come se il sole che lo scaldava non fosse quello che scalda gli altri, non fosse lo stesso sole, e così la pioggia che lo bagnava. Quell'uomo io lo conoscevo. Era il mio vicino. Ogni giorno, quando non era in viaggio – e viaggiava molto –, ci incontravamo a un momento del giorno o della sera. A volte ci scambiavamo soltanto un saluto, a volte due parole, e capitava che queste si protraessero in un bicchiere condiviso.

La mia esistenza può essere definita solitaria. Quella dell'uomo che non voleva morire anche. Eppure non eravamo soli, né l'uno né l'altra. Non si può pretendere di essere soli quando si vive in una cittadina i cui paraggi sono a loro volta abitati. Per me isolarsi significherebbe trasferirmi in una foresta siberiana senza nessun collegamento stradale, e forse neanche. Mi capita di immaginare che una simile esistenza sia possibile. Desiderabile. A patto che la foresta non sia ghiacciata dieci mesi su dodici e che ci sia un corso d'acqua considerevole, o addirittura un lago, non lontano dal luogo in cui mi arrangerei per erigere qualcosa che assomigli, senza esserlo, a delle mura e a un tetto.

Tre o quattro anni fa, prima che l'uomo che non voleva morire si ammalasse, o meglio, prima che l'uomo che pensava che il sole che lo rischiava non era lo stesso che mi rischiava, venisse a sapere che era ammalato, avevamo parlato insieme di questi sogni di capanne in fondo ai boschi. Di queste chimere, essendo noi due esseri – lui quanto me – incapaci di concepire la vita in modo diverso da com'è, con i suoi rubinetti e i suoi sciacquoni, i suoi interruttori elettrici, il suo riscaldamento a pavimento, le sue connessioni internet iperverloci e il suo motto assurdo che ci ingiunge di risparmiare le risorse naturali mentre ci costringe, con la nostra stessa presenza in questo mondo confortevole, a esaurirle a ogni secondo del giorno e della

notte. Sogghignavamo, l'uomo che non voleva morire e io, quando evocavamo queste fantasie di rifugi lontani dalla civiltà. Ma non sogghignavamo per lo stesso motivo. Lui affermava che la stupidità di quel sogno, o meglio il fatto che apparisse stupido agli occhi di tutti, dava una buona misura dell'intelligenza umana, di tutto ciò che aveva realizzato e che avrebbe prodotto in futuro, senz'altro prodigioso. Da parte mia, quel sogno in fondo ai boschi mi rattristava prima di tutto. Lo guardavo come un gatto domestico sdraiato sul suo cuscino. Capita che questi animali manifestino improvvisamente un riflesso di attacco o di difesa in una coordinazione perfetta tra il cervello e tutti i muscoli del corpo. Anche il gatto più apatico ne è capace. In un lasso di tempo così breve che potrebbe non essere esistito, la bestia lascia intravedere la prova che una vita selvaggia sarebbe ancora possibile per lei. Ed è quello che succede a me con la mia foresta siberiana. Una natura sovrana, una solitudine accettata; la totalità di una vita e di un paesaggio tanto temibili quanto invidiabili, in una sola immagine. E poi tutto svanisce. Non restano che i cuscini, gli schermi, la vita quotidiana a portata di un dito che clicca sul mouse.

[...]

L'uomo che non voleva morire non era sentimentale. La sua difficoltà a descrivere non tanto ciò che viveva, ma ciò che provocava in lui ciò che stava vivendo, era assoluta. Si atteneva ai fatti. E quelli sembravano offrirgli un riparo sufficiente. Aveva ricevuto tale trattamento. Quel trattamento aveva provocato tali effetti. I medici avevano detto che allora bisognava fare questo. O quest'altro. Quando risultava che un certo metodo all'avanguardia non dava i risultati sperati, i medici ne avevano un altro da proporgli. E un altro ancora, caso mai. Il fatto che io vedessi, semplicemente guardandolo, ciò che qualsiasi oncologo avrebbe potuto prendersi la briga di osservare, e cioè che stava male e sempre peggio, non contava. La medicina ha un suo proprio ritmo. E dei criteri di valutazione che pure le appartengono. È rapida, in genere, e stranamente lentissima quando si tratta di osservare che per un certo individuo un certo trattamento non ha funzionato. Quando non ha aggravato la situazione.

Il mio vicino era inesauribile sulla medicina, il suo lustro, il talento dei giovani specialisti che lo avevano preso in carico, il loro modo assolutamente fiducioso di andare avanti, di non lasciarsi impressionare da nessun ostacolo. Pareva, a starlo a sentire, che al centro

delle sue descrizioni non ci fosse nessuno. Per lo meno non degli esseri viventi, che sarebbero i malati, e di certo non il malato che lui stesso era diventato. Probabilmente perché non si considerava come tale. Lui era l'uomo che era sempre stato. Con un'agenda fitta di impegni, dossier e relazioni professionali che non aspettavano. Si era verificato un incidente, che aveva per nome malattia grave. Una sorta di inconveniente. Temporaneo. Così aveva dovuto lanciarsi in quel percorso, a fianco di medici che sono anche dei ricercatori ambiziosi: insieme, avanzavano senza attardarsi nella vasta pianura che collega un processo di vita a un processo di morte. Veniva usata la parola *vita*. La parola *morte* anche. Il mio vicino e i suoi medici impiegavano quelle due parole senza disagio. Con un aplomb degno del secolo in cui vivevamo. Tuttavia, ciò che poteva verificarsi tra quelle due parole era concepito da loro esclusivamente in termini di progressi, novità, molecole e metodi sperimentali pronti all'uso. Mentre lo ascoltavo durante le nostre passeggiate, mi ero detta che era il malato ideale. Quello che ogni medico desideroso di mantenersi in prima linea e di far carriera sognerebbe. Un paziente che non si risparmia, nella malattia come nella vita. Lontano dal suo corpo. Dalle sue sensazioni. Dalle parole per descriversi in piena vertigine. Un meccanismo imperturbabile, su cui la ricerca medica poteva contare.

[...]

L'animale era di un'incredibile stranezza. Sembrava che un miscuglio perfetto di selvaggio e di domestico fosse stato composto apposta per lui, tanto che mi era impossibile sapere con che cosa avevo a che fare. Lo avevo sorpreso uscendo dal mio appartamento, mentre sgattaiolava verso le soffitte. Era un enorme gatto, ma non era un gatto. Era una lince assorta, ma non era una lince. O una volpe del deserto che non apparteneva al deserto. L'animale si era girato e io avevo avuto paura. Nessuno dei colori del suo pelo dominava, tra il fulvo, il bianco, il grigio e il nero. Quel che più mi aveva destabilizzata era essermi trovata impossibilitata a dire *micio-micio*, come si fa sempre davanti a un gatto, anche molto strano. Non c'erano parole per chiamare quella creatura, e una simile constatazione mi aveva ulteriormente turbata. Non che una situazione del genere sia improbabile in montagna o nel bosco, ma perché in un contesto urbano non si può prevedere, tantomeno in un condominio.

La bestia mi aveva osservata, immobile, con gli occhi socchiusi, nem-

meno sulla difensiva. Non avevo osato muovermi, con la chiave dell'appartamento in mano, mentre mi domandavo se avrei avuto il coraggio di fare la manovra inversa in meno di un secondo, per rifugiarmi in casa e sottrarmi al prodigioso balzo che quella specie di felino era senz'altro in grado di effettuare in direzione della mia gola. Avevo avuto spesso occasione di osservare dei gatti e di vedere come si preparano allo scontro, in una totale immobilità apparente. E all'improvviso, avversari il cui corpo sembra posizionato male si ritrovano con un perfetto angolo d'attacco. Non avrei mai immaginato di diventare preda di un tale spavento, di fronte a un animale che assomigliava a un gatto, ma con le dimensioni e la potenza di un mammifero di categoria superiore. Possibile che, come fanno a volte le volpi, quel quadrupede avesse lasciato il suo habitat naturale per approfittare di una vita in mezzo agli esseri umani aggregati? O che fosse scappato da uno zoo della regione? O forse il giovanotto molto discreto che si era trasferito nell'appartamento della coppia travolta dal virus ospitava quell'esemplare e lo aveva tenuto rinchiuso fino al giorno in cui era riuscito a svignarsela?

Mi ero sforzata di tenere il cervello occupato nella speranza che la bestia finisse per stancarsi e decidesse di continuare la sua progressione in direzione del tetto, il che mi avrebbe forse consentito di afferrare il telefono e fotografarla, a costo di catturare solo il dorso, già convinta che senza prove non avrei osato parlare a nessuno di quell'incontro. L'animale non si era stancato né della sua posizione, né di spiarmi. Avevo allora desiderato che la porta d'ingresso del condominio sbattesse, o che qualcuno uscisse dal proprio appartamento, insomma che un rumore qualunque lo sorprendesse e lo turbasse, non osando io provocare un gesto brusco. Tuttavia, tutto era calmo nel nostro condominio, non una voce, un grido, un passo, e non era nemmeno dall'appartamento del mio vicino che dovevo aspettarmi qualcosa, dal momento che Sándor era in viaggio.

Catherine Lovey

istorgia da l'hom chi nu vulai va murir

Translaziun da Aline Delacrétaz e Jachen Andry

I d'eira üna jada ün hom, ün brav hom valurus, chi nu vulai va murir. Quel hom savaiva cha la mort exista. El savaiva dafatta ch'ella as manifestescha di per di. Be cha, el nu pudaiva crajer ch'ella til imnatschess, ad el, persunalmaing. Ün pa sco scha'l sulai chi til s-chodaiva nu füss quel chi s-choda a tschels umans, bricha il medem sulai, e neir la plövgia chi til faiva gnir mol. Eu til cugnuoschaiva, a quel hom. El d'eira meis vaschin. Mincha di, cur ch'el nu d'eira in viadi, ma el d'eira per main da che in viadi, ans inscuntraivna ünsacura vi pel di o la saira. Minchatant ans dschaivna be güst allegra, minchatant barattaivna ün pêr plets, e qua o là as prolungaivan quels, scha no bavaivan insembel ün majölin.

Mia existencia as poja nomnar solitaria. E quella da l'hom chi nu vulai va murir, eir. E tuottüna, no nu d'eiran sulets ne ün ne l'otra. I nu's po pretender d'esser sulet, schi's viva in üna citadetta, ingio cha perfin ils contuorns sun abitats. Da s'isolar less dir, tenor mai, da m'installar in ün god sibirian sainza via d'access, e gnanca uschè. Da las jà m'imagina ch'üna tala existencia füss pussibla. Giavüschabla. A cundiziun cha'l god nu saja dschet desch mais da dudesch e chi saja ün cuors d'aua inandret, o magari perfin ün lai, na dalöntschi d'avent dal lö, ingio ch'eu vess fabrichà ün pa a la buna alch chi sumagliess, sainza chi füss propcha, a mürs ed ad ün tet.

Avant trais o quatter ons, avant cha l'hom chi nu vulai va murir gniss amalà, o plüchöntschi, avant cha l'hom chi crajaiva cha'l sulai chi til s-chodaiva nu saja il listess sco quel chi'm s-choda a mai, gniss a savair ch'el saja amalà, vaivna discurri insembel da quels sömmis da chamonnas illas spessüras dals gods. Da quels desegns ridiculs, siond cha no eschan duos essers, el amplamaing tant sco eu, incapabels da'ns imaginar la vita differenta da quai ch'ella es, cun sias spinas cun aua currainta e sias tualettas, sias clavellas d'electricità, seis s-chodamaint da fuonds, seis internet sveltezzas, e sia parola d'uorden insensada chi ans ordaina da spargnar resursas natüralas ed al medem temp ans sforza, tras nossa spüra preschentscha in

quel muond confortabel, da tillas sguazzar mincha secunda dal di e da la not. No riaivan suotoura cun ün tschert schnöss cur cha no fantisaivan sur da quels ricovers dalöntschi d'avent da la civilisaziun, l'hom chi nu vulai va murir ed eu. Ma no nu faivan schnöss per la listessa radschun. El maniaiva cha la stüpidità da quel sömme, o plü precis, il fat ch'el para stüpid a tuots, detta üna buna impreschiun da l'intelligenza umana, da tuot quai ch'ella ha accumulä fin uossa e da quai ch'ella ragiundscharà in ün avegnir, chi sainza fal sarà müravglius. A mai, quel sömme illas spessüras dals gods am rendai va impustüt trista. Eu til guardaiva sco ün giat chasan giaschantà sün seis plümatsch. I vain avant cha quel gener da bes-chas ha tuot in ün dandet ün reflex d'attacha o da defaisa in coordinaziun perfetta tanter seis tscharvè e tuot ils muscels da seis corp. Eir il giat il plü schogn es capabel da quai. Dürant üna pezzina talmaing cuorta, ch'ella pudess eir na avair existi, lascha la bes-cha intravair la cum-prouva ch'üna vita sulvadia füss amo adüna pussibla per ella. E quai es precis quai chi capita a mai cun meis god sibirian. Üna natüra suverana, üna suldüm assunta; la totalità d'üna vita e d'üna cuntradä chi fa temma e cuaida in egual möd, tuot in ün'unic purtret. E lura, tuot es fingià spari. I restan be plü il plümatsch, ils monituors, il minchadi a portada d'ün dait chi clicca sün üna mür.

[...]

L'hom chi nu vulai va murir nu d'eira sentimental. La fadia ch'el vaiva da descriver, bricha quai ch'el faiva tras, dimpersè quai chi chaschunaiva in el quai ch'el faiva güsta tras, d'eira assoluta. El as tagnaiva vi dals fats. E quels paraivan da til proteger avuonda. El vaiva gnü quel e quel trattamaint. Il trattamaint vaiva provochà quels e quels effets. Ils meidis vaivan dit cha in quel cas saja da proceder uschè. Obain uschè. Cur chi's muossaiva cha tala e tala metoda d'avantguardgia nu vaiva ils resultats ch'els vaivan spettà, schi ils meidis vaivan fingià pront ün'otra per til propuoner. Ed amo üna, per in cas dals cas. Il fat ch'eu vezzaiva, tuot simplamaing til observond, quai cha mincha oncolog as vess pudü dar paina da remarchar, nempe ch'el staiva mal e vieplü mal, quai nu quintaiva. La medicina ha seis agen ritem. E criteris da valütaziun chi sun eir quels tuot agens. Ella va svelto, in general, e curiusamaing sten plan, cur chi's tratta da's vulair render quint cha per quel e quel individuum, tal e tal trattamaint nun ha gnü ingünischem success. O ch'el ha forsa perfin agravà la situaziun.

Meis vaschin discurreva instancabelmaing da la medicina sco tala, da sia briglianza, dal talent dals giuvens specialists chi til vaivan tut in lur chüra, da lur möd plain fidanza d'avanzar, da nu's laschar impreschiunar dad ingün obstacul. Tadlond quai ch'el dschaiva, as vaiva l'impreschiun cha immez sias descripziuns nu saja gnanc'orma. In mincha cas na essers vivaints chi füssan amalats, e dal sgüra na l'amalà ch'el svesse d'eira dvantà. Sainza dubi, perquai ch'el nu's vezzaiva uschè. El d'eira l'hom ch'el d'eira adüna stat. Cun ün'agenda plaina stachida, fatschendas e contacts professiunals chi nu spettaivan. I d'eira capità ün accidaint chi vaiva nom greiva malatia. Üna sort dischagremain. Passenger. Perquai vaiva'l stuvü inchaminar ün percuors flanc a flanc cun meidis chi sun eir perscrutaders ambizius; insembel avanzaivna sainza tardivar sülla vasta planüra chi collia ün process da vita cun ün process da mort. Il pled *vita* gniva dovrà. Ed il pled *mort*, eir. Meis vaschin e seis meidis ütli-saivan quist duos peds sainza complexs. Cun ün aplomb degn dal tschientiner, i'l qual no vivain. Però quai chi pudaiva succeder tanter quels duos peds aint, inclegiaivan els unicamaing in terms da progress, d'innovaziuns, da molecüls e da metodos experimentalas prontas per gnir applichadas.

Dudind quai ch'el quintaiva d'ürant nossas spassegiadas, am vaiva dit ch'el saja propi l'amalà ideal. Il sömme da mincha meidi chi vould restar a la testa in sia specialità e far carriera. Ün paziaint chi nu's schanaja daplü illa malatia co illa vita. Lontan da seis corp. Da seis sentimaints. Dals peds per as descriver in plaina stuornantüm. Üna mecanica impertuorbabla, da la quala la perscrutaziun medicala as pudaiva fidar.

[...]

La bes-cha d'eira dad üna incredibla stranezza. I's vaiva bod l'impreschiun chi saja gnü cumpost ün masdügl perfet tanter sulvadi e domestic bel ed aposta per ella, damöd chi d'eira impussibel da savair, cun che chi's vaiva da chefar. Eu tilla vaiva surpraisa gnond our da mia abitaziun, güsta ch'ella d'eira per filar in direcziun dals palantschins. I d'eira ün giattun straminabel, ma i nu d'eira ün giat. I d'eira ün luf tscharver infatschendà, ma i nu d'eira ün luf tscharver. O üna vuolp dal desert chi nun appartgnaiva al desert. Ella as vaiva vouta, ed eu am vaiva stramida dad ella. Ingüna da las culuors da seis pail nu predominaiva, ne fuos-ch, ne alb, ne grisch, ne nair. Quai chi am vaiva büttada our d'chanvà il plü da tuot, d'eira ch'eu

nu d'eira statta buna da dir *minin-minin*, sco chi's soula far uschigliö cun ün giat, dafatta cun ün fich stran. I nu daiva ün pled per clo-mar quella creatüra, e da m'inaccordscher da quai, am vaiva irritada amo daplü. Bricha perquai ch'üna tala situaziun füss improbabla in muntogna o aint il god, ma perquai cha in ün ambiaint urban nu's spetta alch simil, maindir a l'intern d'ün edifizii d'abitaziuns.

La bes-cha am vaiva observada, sainza as crollar, culs ögls mez serrats, gnanca sülla defensiva. Eu nu vaiva gnü il curaschi da'm mouver; eu tignaiva in man la clav da l'abitaziun e'm dumandava sch'eu am ris-cha da far la manouvra a l'invers in damain d'üna secunda, per mütschar aint dad üsch e'm salvar dad ün da quels sbalz straordinaris ch'ün tal felin d'eira sainz'oter capabel da far in direcziun da ma gula. Eu vaiva observà adüna darcheu co cha'ls giats as preparan per l'assagl, apparaintamaing in ün'immobilità totala. E lura, in ün dandet, as rechattan ils corps dals adversaris, chi paraivan a prüma vista mal posiziunats, in anguls perfets per l'attacha. Mai plü nu'm vessa imaginada ch'eu dvantess praja d'üna simla anguoscha, in fatscha ad üna bes-cha chi, adonta da tuot, sumgliaiva ad ün giat, culla grondezza e la forza d'ün mamifer da categoria superiura. D'eira pussibel cha, sco chi fan minchatant las vuolps, quist quadruped vaiva bandunà seis habitat natüral per profitar dad üna vita immez essers umans aglomerats. O d'eira'l scappà our dad ün zoo dals contuorns? O daiva quel giuvnot fich discret, chi vaiva tut dmura ill'abitaziun da quel pèr succombü al virus, suost a quella creatüra, e tilla vaiva tgnüda suot clav fin quel di chi tilla d'eira reuschi da mütschir?

Eu am vaiva sforzada da tgnair occupà meis tscharvè, sperond cha bod o tard la bes-cha dvainta stangla ed as decida da chaminar inavant in direcziun dal tet, quai chi'm vess forse permiss da tour in man il telefonin e da tilla fotografar, eir sch'eu füss rivada da fotografar be la rain, da bella prüma persvasa cha sainza cumpruvas nu'm pudessa ris-char da discuorrer cun ingün sur da quist inscunter. La bes-cha nu d'eira dvantada stangla ne da sia posiziun, ne da'm tgnair in ögl. Lura vaiva bramà da dudir il cloc da la porta chà, obain ad inchün chi vain our da sia abitaziun, insomma, üna rumur qualunque chi tilla sorprendess e tilla sculozzess, perche cha svesse nu vaiva il curaschi da far ün gest brüsc. Ma tuot d'eira calm in nosa chasa, gnanc'üna vusch, gnanc'ün sbraj, gnanc'ün pass, e neir nan da l'abitaziun da meis vaschin nu manglaiva spettar nöglia, cunquai cha Sándor d'eira parti in viadi.



Catherine Lovey est née en 1967 au sein d'une famille de paysans de montagne. Après des études en relations internationales, complétées par un diplôme en criminologie, elle travaille en tant que journaliste de presse écrite, spécialisée dans les questions économiques et financières. En 2005, elle publie son premier roman *L'Homme interdit* (éditions Zoé). Pour son ouvrage *histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir*, elle a reçu le Prix Alice Rivaz, le Prix Michel Dentan et le Prix de l'Académie nationale de médecine.

Une rencontre improbable au départ: entre la narratrice qui emménage dans un immeuble et son voisin, Sándor, un homme plutôt mystérieux. Le cancer de Sándor ainsi que la pandémie vont susciter entre eux des échanges décrits dans un récit aussi élégant que pudique. Sándor est un être profondément libre et attaché à la vie, ce qui le pousse non à nier sa maladie, mais à refuser en toute sérénité la possibilité de mourir, presque jusqu'à sa fin. La narratrice respecte ce choix malgré elle; et ce mélange d'intimité et de distance est captivant. Ce roman est aussi empreint de douceur que sont fortes les émotions qu'il procure.

Catherine Lovey wird 1967 in eine Walliser Bergbauernfamilie geboren. Nach einem Studium der Internationalen Beziehungen und einem Abschluss in Kriminalistik arbeitet sie als Pressejournalistin und spezialisiert sich auf Wirtschafts- und Finanzthemen. 2005 veröffentlicht sie ihren ersten Roman *L'Homme interdit*. Für ihr Werk *histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir* erhielt sie den Prix Alice Rivaz, den Prix Michel Dentan und den Literaturpreis der Académie nationale de médecine.

Es beginnt mit der unerwarteten Begegnung zwischen der Erzählerin, die in einen Wohnblock einzieht, und ihrem neuen Nachbarn Sándor, einem eher rätselhaften Mann. Sándor Krebs und die Pandemie führen zu einem Kennenlernen, das in einer eleganten und behutsamen Sprache beschrieben wird. Sándor ist ein zutiefst freier Mensch, der an seinem Leben hängt, was ihn dazu bringt, zwar nicht seine Krankheit zu leugnen, aber die Möglichkeit des Sterbens bis fast zuletzt in aller Gelassenheit auszuschliessen. Der Erzählerin bleibt nichts anderes übrig, als diese Entscheidung zu akzeptieren. Die Mischung aus Nähe und Distanz zwischen den beiden Menschen ist packend und der sanfte Roman ruft starke Gefühle hervor.

Catherine Lovey è nata nel 1967 in Vallese da una famiglia di contadini di montagna. Dopo gli studi in relazioni internazionali con laurea in criminologia, ha lavorato come giornalista per la stampa scritta, occupandosi in particolare di economia e finanza. Nel 2005 ha pubblicato il suo primo romanzo, *L'Homme interdit* (Éditions Zoé). Con *histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir* (Éditions Zoé) ha vinto il Prix Alice Rivaz, il premio Michel-Dentan e il premio letterario dell'Académie nationale de médecine.

Tutto inizia con un incontro insolito tra la narratrice, fresca di trasloco, e il suo nuovo vicino Sándor, un uomo piuttosto misterioso. La pandemia e la malattia di quest'ultimo, un cancro, creano diverse occasioni di incontro tra i due, descritte in una storia elegante e pudica. Sándor, una persona profondamente libera e legata alla vita, non nega la sua malattia ma quasi fino alla fine – e in tutta serenità – rifiuta l'idea di morire. Una scelta che la narratrice rispetta suo malgrado. Un romanzo tanto segnato dalla dolcezza quanto dalle forti emozioni che procura.

La Vallesana Catherine Lovey è naschida il 1967 en ina famiglia da purs da muntogna. Suentar ses studis da relaziuns internaziunalas cumplettadas cun in diplom en criminologia ha ella lavurà sco schurnalista da pressa scritta, spezialisada sin dumondas economicas e finanzialas. L'onn 2005 ha ella publitgà ses emprim roman *L'Homme interdit* (Zoé). Per sia ovra *histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir* ha ella retschavì il Prix Alice Rivaz, il Prix Michel Dentan ed il Prix de l'Académie nationale de médecine.

In inscunter improbabel a l'entschatta: tranter la narrativa che va a star en ina nova immobiglia e ses vischin, Sándor, in umplitost misterius. Il cancer da Sándor sco er la pandemia chaschunan tranter els dus inscunters ch'èn descrits en in rapport tant elegant sco deschent. Sándor è in uman profundamain liber ed attaschà a la vita. Quai n'al incitescha betg da snegar sia malsogna, mabain da refusar en tutta serenitad bunamain fin a la fin la pussaivladad da murir. La narrativa respecta questa decisiun cunter sia veglia; e questa maschaida d'intimitad e distanza tranter els è captivanta. Quest roman è caracterisà ordvart da dultschezza e trasmetta emoziuns gist uschè fermas.

Bundesamt für Kultur
Office fédéral de la culture
Ufficio federale della cultura
Uffizi federal da cultura
Hallwylstrasse 15
CH-3003 Bern

Eidgenössische Jury für Literatur
Jury fédéral de littérature
Giuria federale di letteratura
Giuria federala da litteratura
Francesca Baranzini
Christa Baumberger
Dominique Bressoud
Valentin Decoppet
Robert Leucht
Elise Schmit
Rico Valär

Präsident
Président
Presidente
President
Thierry Raboud

Übersetzung
Ruth Gantert
Traduzioni
Natalia Proserpi
Translaziun
Jachen Andry
Aline Delacretaz

Redaktion
Rédaction
Redazione
Redacziun
Christine Chenaux

Lektorat
Lectorat
Rilettura
Lectorat
Yari Bernasconi
Jörg Hüssy
Pierre Lipschutz
Jachen Andry

Grafische Gestaltung
Conception graphique
Progetto grafico
Concepziun grafica
Marco Zürcher
Erica Bica dos Reis
studio CCRZ
Sidi Vanetti

Fotografie
Photographie
Fotografia
Fotografia
Ladina Bischof

© 2025
Catherine Lovey
Zoé
Ladina Bischof
Bundesamt für Kultur
Office fédéral de la culture
Ufficio federale della cultura
Uffizi federal da cultura



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Dipartimento federale dell'interno DFI
Ufficio federale della cultura UFC